

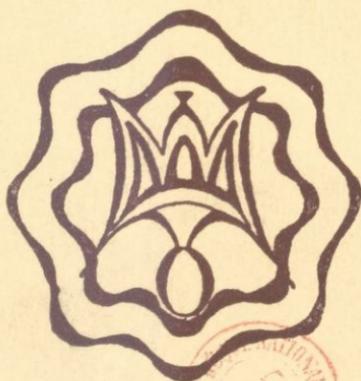
S°R
62820

A. VOLGUINE



LE SYMBOLISME DE L'AIGLE

ILLUSTRATIONS DE JEAN DOSPEUX



EDITIONS DES CAHIERS ASTROLOGIQUES

15, Rue Rouget-de-l'Isle

NICE

LE SYMBOLISME
DE L'AIGLE

h256

S. R.
62820

DL-21 2 1951-03310

DU MEME AUTEUR :

L'UTILISATION DU TAROT EN ASTROLOGIE JUDICIAIRE.
(1933). Epuisé.

LES ASTRES PARLENT. (1933). Epuisé.

Les Etudes Bibliques : LE SYMBOLISME DE LA VIE LEGEN-
DAIRE DE MOISE. (1933).

LES REVES ET LES ASTRES. (Un nouveau domaine d'investigation
astrologique. (1935). Epuisé.

ASTROLOGIE LUNAIRE. (1936) ; deuxième édition augmentée
1936 ; troisième édition 1947).

LA TECHNIQUE DES REVOLUTIONS SOLAIRES. (Première édi-
tion, 1936 ; deuxième édition, 1946 ; troisième édition revue
et augmentée, 1958).

SOYEZ VOUS-MEME VOTRE ASTROLOGUE. (1940). Epuisé.

LE MAITRE DE NATIVITE. (1946). Epuisé.

L'ASTROLOGIE CHEZ LES MAYAS ET LES AZTEQUES. (1946).

L'ESOTERISME DE L'ASTROLOGIE. (1953).

L'INTERPRETATION ASTROLOGIQUE DES REVES. (1953).

JOURNAL D'UN ASTROLOGUE. (1957).

A. VOLGUINE

3

LE SYMBOLISME DE L'AIGLE



ILLUSTRATIONS DE JEAN DOSPEUX

EDITIONS DES CAHIERS ASTROLOGIQUES

15, Rue Rouget-de-l'Isle

NICE



*Tous droits de production, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.*

Copyright by « Editions des Cahiers Astrologiques » 1960.

EN GUISE D'INTRODUCTION

L'histoire de ce petit livre commence par la défaillance banale d'un conférencier.

Le printemps dernier, l'avant-veille de la réunion d'un Aréopage (nom porté par les hauts grades de la Franc-Maçonnerie), j'ai reçu la visite inattendue d'un de mes amis.

« — Il nous faut remplacer d'urgence un tel qui ne peut pas venir... Peux-tu prendre la parole ? »

J'ai levé les bras.

« — Mais sur quel sujet, grand Dieu ? Tu me vois très occupé, et je n'ai aucune conférence préparée... »

« — Tu peux toujours nous parler du Symbolisme... (comme si le Symbolisme était un bouche-trou en absence de matières plus sérieuses !). Tiens, pourquoi ne choisirais-tu pas comme sujet le Symbolisme de l'Aigle ? »

Il a jeté ce mot visiblement au hasard, comme un sujet facile, comme il pouvait dire : la Justice, la Vérité, la Vengeance, le Temple, la Croix de Saint-André ou n'importe quel autre mot ayant un rapport avec les degrés chevaleresques de l'Écossisme. Il a même ajouté qu'à sa connaissance, personne ne l'avait encore choisi pour thème d'une conférence.

« — Je tâcherai d'improviser quelque chose. » Et j'ai repris le travail interrompu par sa visite.

Quelques heures avant la causerie, j'ai ouvert précipitamment une dizaine de livres pour constater avec étonnement que rien de sérieux n'avait encore été dit sur ce sujet qui traite pourtant d'un des principaux symboles universels. Le terrain est presque vierge. Alors que des bibliothèques entières sont consacrées, par exemple, au symbolisme de la Croix, celui de l'Aigle n'a tenté presque personne. Et pourtant, il règne sur toute la

terre, depuis six millénaires au moins. Les expressions populaires comme : c'est un aigle, pour désigner un homme dépassant les autres, le profil d'aigle, etc., font partie de toutes les langues. Dans chaque pays, il y a au moins une localité portant son nom. En France, en plus de L'Aigle dans l'Orne, il y a Aiglemont dans les Ardennes, Aiglepierre dans le Jura, Aigleville dans l'Eure et deux Aiglun, un dans les Alpes-Maritimes et un dans les Basses-Alpes. En Suisse, l'Aigle et sa région sont connus de tous grâce à leurs vignobles. En Italie, le nom de deux bourgades vient principalement à l'esprit à cause de leur passé historique : Aquilée près du golfe de Trieste qui, au temps d'Auguste, était une grande ville de plus de 100.000 habitants et Aquilonia dans l'Apulie. En Russie, Orel (l'aigle en russe) est chef-lieu d'un département et une ville active au Sud de Moscou, et des dizaines de villages répètent ce nom, en le modifiant (Orly, Orelovo, Orlovka, Orlovskaja, etc...)

J'ai fait néanmoins ma conférence. Avec beaucoup de gêne. Il paraît qu'on l'a trouvée très intéressante... J'ai parlé même bien au delà de l'heure prévue, les yeux fixés sur l'aigle bicéphale blanc et noir qui orne le camp des Chevaliers Kadosch.

Mais ce n'est qu'après l'avoir faite que j'ai commencé à m'occuper sérieusement de ce sujet, à réfléchir et à réunir la documentation. Voilà comment ce livre est né. Il est loin d'être complet, ni parfait. Il ne fait qu'effleurer superficiellement le problème très complexe et très ardu. Mais j'espère qu'il tirera les autres de l'embarras que j'ai eu ce jour-là. On ne me prendra plus avec des sujets faciles que tout le monde est sensé connaître.

L'aumônier protestant de Sylvania m'a beaucoup aidé dans ce travail sans aucun esprit de prosélytisme et avec une compréhension rare chez un ecclésiastique. Qu'il me permette de lui exprimer ici ma gratitude.

C'est ainsi que j'ai placé ma modeste pierre entre les serres de l'Aigle.

L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'AIGLE

Aussi loin qu'on remonte dans le passé, on trouve les images de l'Aigle ayant déjà visiblement une signification particulière, religieuse, sacrée, symbolique. Toute une série de notions que ces pages vont essayer de rassembler et de dégager, se rattache à ce rapace royal. Le symbolisme de l'Aigle plonge donc dans la préhistoire, dans ce mystérieux univers des totems dont les survivances actuelles, depuis longtemps dégénérées, donnent une conception bien déformée et vraisemblablement fausse (de nos jours, certaines peuplades d'esquimaux ne croient-elles pas que pour rentrer au Paradis, il faille revenir au stade animal, comme si l'être humain était une déchéance spirituelle et une perte irrévocable du bonheur !).

Les plus anciennes représentations de l'Aigle nous viennent de Sumer qui, grâce aux archéologues — ces fourmis des nécropoles ensevelies — émerge peu à peu de la nuit opaque de l'oubli complet. Dès cette époque, son symbolisme semble être déjà définitivement fixé dans ses grandes lignes pour plusieurs millénaires. D'ailleurs, si les Sumériens ont cessé d'exister comme réalité ethnique au XIX^e siècle avant notre ère, leur culture originale est la base de la civilisation qui allait durer jusqu'aux abords de l'ère chrétienne et s'étendre sur tout le Proche-Orient. Les cendres de leur passé étaient encore chaudes il y a 2.000 ans. Ils semblent donc avoir transmis à leurs turbulents successeurs avec tout leur héritage culturel le symbolisme de l'Aigle.

Il nous est parvenu du milieu du troisième millénaire une tablette-sceau d'un certain prêtre Dudu, serviteur du dieu Ningirsu. Elle n'est certainement pas la plus ancienne des représentations de l'Aigle (Contenau dans les quatre volumes de son *Manuel d'Archéologie*

Orientale (1) et Kan dans *La Religion sumérienne* (2) nous en montrent plusieurs de 3.000-2.800 avant J.-Ch.), mais de beaucoup la mieux conservée et la plus intéressante. En attendant les autres hasards des fouilles, c'est pour le moment notre gros lot de la loterie archéologique. En haut, à gauche, les ailes déployées, un Aigle est posé sur les deux lions et les domine. A droite se trouve Dudu lui-même portant une sorte de jupe, probablement en laine, mais ressemblant à celle en grosses plumes et faisant penser aux habits et aux tapis de plumes fabriqués dans l'Amérique précolombienne qu'on voit, par exemple, encore, usés jusqu'à la corde, au Musée Américain de Madrid. Le prêtre est malheureusement sans tête, le coin de la tablette manquant, et nous ne saurons jamais ses traits (3). Enfin, à gauche, sous les lions, dans un carré (ou enclos ?) à part, est couché un veau.

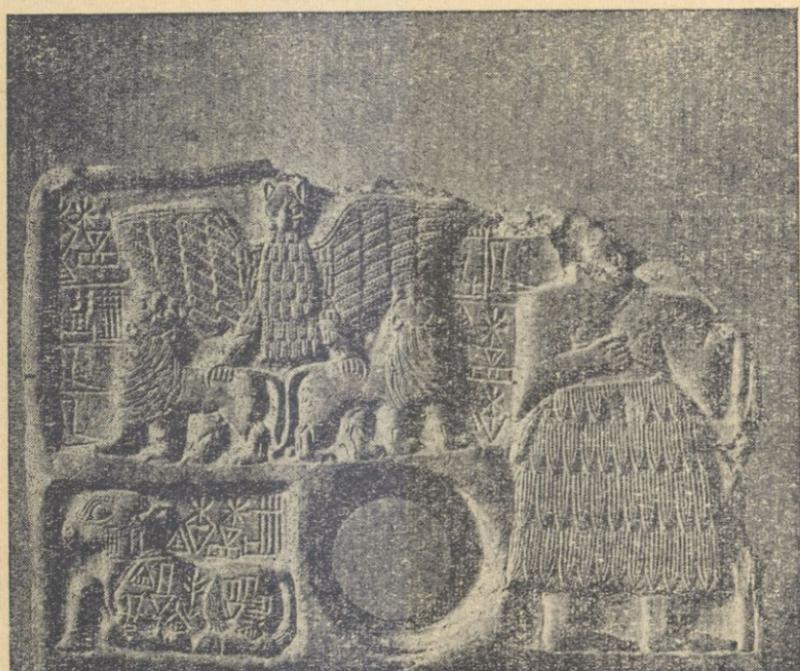
Regardez bien ! Il est impossible que cette image vieille de quatre millénaires et demi, ne vous fasse pas penser à d'autres, plus familières et plus répandues. D'autres figures plus connues doivent nous revenir en mémoire ! La simple vue de ce sceau devrait déclencher en vous une des visions les plus formidables de l'humanité.

Mais oui, ce sont déjà les quatre animaux de l'Apocalypse dans leur première ébauche sumérienne ! L'Homme, c'est le prêtre au nom ridicule pour nos

(1) Paris 1927-1947. Voir notamment p. 186, fig. 112 et p. 96, fig. 44.

(2) Notamment planche IX fig. 32, planche V fig. 12, planche XI fig. 32 et planche VII fig. 23.

(3) Même si sa tête nous avait été conservée, il n'est pas sûr que ce sceau reproduise son aspect physique puisqu'il est prouvé aujourd'hui qu'obéissant à un mot d'ordre ou à une tradition mystérieuse, les artistes sumériens ne dessinaient pas les traits de leurs contemporains. Les monuments sumériens représentent d'habitude un type trapu, la tête « brachycéphale » enfoncée dans les épaules, un profil tout à fait caractéristique au front bas et à l'occiput très aplati, aux oreilles démesurément grandes symbolisant « un grand entendement », — bref, en un mot un type d'humanité ne correspondant nullement à la mensuration des ossements qui est en contradiction absolue avec les monuments. Pendant des longs siècles ceux-ci présentent des images, des figures et des portraits qui ne sont donc pas tirés de l'observation, tous les squelettes examinés étant ceux de « dolichocéphales » du type méditerranéen. Le mystère de ce divorce profond entre l'aspect physique des Sumériens et leurs images de ronde-bosse et de bas-relief, est pour le moment insoluble, et constitue une des plus grandes énigmes historiques.



LE SCEAU DU PRETRE DUDU

oreilles modernes, la main droite humblement sur sa poitrine comme certaines statues de nos cathédrales ou, plutôt, comme un « signe » maçonnique usuel, la main gauche de Dudu étant levée (on peut d'ailleurs illustrer tous les gestes maçonniques par les bas-reliefs, statues et dessins des civilisations disparues, ce qui prouve leur fabuleuse antiquité) ; ce signe seul déjà lui confère une qualification initiatique et un caractère sacré qui montrent qu'il ne s'agit pas d'un homme ordinaire ; la main gauche, la main « passive » levée reçoit d'en haut des forces surhumaines et la main droite et active les dirige sur le cœur qui est le centre de l'individu (4). L'Aigle est déjà stylisé et hiératique comme celui de nos blasons, pas du tout naturel comme les autres images de ce sceau ;

(4) Tous les gestes maçonniques se prêtent à une interprétation, pour ainsi dire, mécanique et physique ou naturelle, et ce « signe » fait penser à une sorte de « paratonnerre » canalisant les influences spirituelles.

il y occupe, par conséquent, une place à part. Le Lion est en double exemplaire. Et le veau préfigure le futur Bœuf.

Constructeurs des premières Ziggurats, inventeurs du parlement et du code civil, les Sumériens ne sont-ils pas aussi les créateurs de la doctrine ésotérique dont les quatre animaux associés aux quatre évangélistes sont devenus la dernière incarnation ? Par quel hasard ou miracle, par quelle révélation ou prémonition, ces quatre animaux de la vision de Saint-Jean apparaissent-ils à l'aube des temps historiques à Sumer ? Faut-il réviser toutes nos idées de l'histoire des religions ? Faut-il conclure à la préhistoire fabuleuse et non juive du Christianisme ? Questions insolubles à jamais comme celle de la Vierge sumérienne, passionnée et intéressée, éternellement vierge, malgré ses multiples aventures, mariage et même un viol et combien d'autres.

Mais revenons à la tablette du prêtre Dudu dont les images me paraissent plus troublantes que tous les manuscrits de la Mer Morte.

L'Aigle sur les deux lions était le symbole ou l'attribut du dieu Ningirsu, « le Seigneur de la Tiare » et patron de Lagash (actuellement Tello). Bien que la correspondance planétaire de ce dernier ne soit pas encore déterminée par les textes sumériens, c'est — semble-t-il — l'ancêtre du dieu assyro-babylonien Nergal, le dieu des Enfers et de la peste, et le « combattant » ou le « lanceur » des dieux (leurs rapports phonétiques sont d'ailleurs indiscutables), c'est-à-dire celui de la planète Mars. Les deux carnassiers — le grand fauve et le roi des rapaces — ne conviennent-ils pas bien davantage à cet astre de carnage, de bataille et d'attaque qu'au Soleil, auquel on les a attribués quelque deux millénaires plus tard ?

Que représentait Ningirsu ?

Gudéa parle d'un « lieu de Jugement où les dieux se rassembleront » dans le temple qu'il a construit pour Ningirsu (ou Nin-Girsu), ce qui fait apparaître ce dernier comme un Justicier en plus de son caractère de donneur de fécondité et de fertilité qu'il partage avec la plupart des dieux et des déesses (5). Il décide du sort

(5) *Histoire des Religions* sous la direction de Maurice Brillant et René Aigrain, tome 4, p. 43-44.

des guerres comme son père Enlil dont il est le « vaillant hérault ». Ce dernier est la grande divinité des perturbations atmosphériques et de l'atmosphère qui est justement le domaine des oiseaux et le fils d'An (ou Anu sémite), le dieu du ciel.

Dans le nom de Ningirsu, le signe *Nin* évoque l'idée du sexe féminin, ce en quoi certains voient une survivance du matriarcat primitif, mais qui souligne peut-être son caractère sexuel de Mars astrologique. Quant à la syllabe *Gir*, elle signifie « puissant ». Les « noces » ou le « mariage sacré » de Ningirsu avec la déesse Baba, « la femme douce et bonne », ont été célébrées pendant trois jours aux fêtes du Nouvel An qui avaient lieu deux fois par an : l'une au printemps quand le Soleil se trouvait dans le signe martien du Bélier, et l'autre à l'automne, sous le signe opposé de la Balance.

Mais revenons à l'Aigle.

Cette image de l'Aigle de Ningirsu s'appuyant sur les deux lions semble être le point de départ d'une évolution sculpturale (et, par conséquent, philosophique et ésotérique) très importante dans la mesure où cette évolution nous est connue. Elle apparaît, en effet, comme l'ancêtre direct des Khéroubs ou *Kâribu* babyloniens — ces êtres massifs à tête humaine, au corps du lion, aux ailes de l'aigle et aux pattes du taureau — et, d'une manière générale, de tous les animaux composites comme le sphinx et la chimère étrusque du Musée de Florence. Tous ces animaux, même le sphinx égyptien qu'il est impossible de dater (6) lui sont postérieurs aux dires des archéologues.

On a donc commencé par associer des animaux différents, appartenant aux espèces très éloignées les unes des autres, comme l'aigle et le lion ou l'homme et le taureau — notre petit veau sumérien du prêtre Dudu ayant fini par grandir — et, ensuite, plus tard, on les a fondus en un seul être fantastique possédant les signi-

(6) Les légendes vivaces propagées par des écrivains flattant le goût du merveilleux, font du sphinx et des pyramides des monuments atlantes d'une antiquité prodigieuse. Or, les grandes pyramides furent construites sous l'Ancien Empire (2.778-2.263 environ), et le sphinx paraît postérieur à celles de Chéops et Chéphren, peut-être même à celle de Mykérinus. Le mystère des pyramides et du sphinx est déjà suffisamment grand sans qu'il soit nécessaire de les parer de quelques milliers d'années supplémentaires.

fications et les caractéristiques de ceux qui les composent (quatre dans certains Khéroubs et dans la chimère étrusque, trois ou deux dans les sphinx égyptiens (7) et deux dans les anges, Pégase et dans les taureaux couchés akkadiens avec une tête humaine qui représentent les génies, *Utukku* et *Lamassu* des textes). Un aigle à tête de lion, aux ailes éployées, est devenu très tôt le symbole de Ningirsu lui-même. La transformation de l'art était rapide chez les Sumériens.

Les héritiers directs de Sumer — les Cassites, les Babyloniens, les Assyriens et les Perses — ont placé ces animaux composites comme les gardiens surnaturels de leurs temples et de leurs palais. Ce rôle de gardiens semble être leur sens principal comme aussi celui des quatre animaux de l'Apocalypse.

Mais pourquoi ce caractère de gardiens du seuil que le Christianisme a conservé tant bien que mal jusqu'à nos jours ? La réponse est simple : au temps de Sumer, les quatre constellations du Verseau (seule image de l'homme dans le Zodiaque), du Taureau, du Lion et de l'Aigle (qui est un des noms de notre Scorpion) se trouvaient aux solstices et aux équinoxes, donc aux quatre points cardinaux du ciel, les points les plus importants, puisqu'ils règlent les saisons et tout ce qui en découle, dont la vie végétale et animale. Ces points sont traditionnellement les quatre grands gardiens cosmiques du monde terrestre.

(7) Les Hermétistes et les Occultistes ont voulu voir dans le sphinx un symbole de la loi du Quaternaire. Pour eux, le vrai sphinx réunit les quatre éléments : la tête humaine, les griffes du lion, le corps du taureau et les ailes de l'aigle. Il représenterait l'homme dans ses quatre tempéraments et dans les quatre règnes de la nature qu'il totalise, car « il y a, — dit Agrippa (Phil. Occulte, 11,7) : quatre degrés dans l'échelle de la Nature : être (minéraux), sentir (végétaux), savoir (animaux), comprendre (hommes) ».

Or, si les Khéroubs du British Museum réunissent ces quatre éléments, les taureaux ailés assyriens du Louvre provenant du palais de Sargon à Khorsabad, ont des sabots de taureau à la place des griffes du lion, et ne répondent par conséquent plus à la description idéale.

Bien avant la première guerre mondiale, la mission Dieulafoy a rapporté de Suse au Louvre, des frises datant de l'époque de Darius I^{er} (521-485) sur lesquelles on trouve des animaux composés des mêmes éléments, mais irrégulièrement. Il y a quatre figures : d'un côté, est un taureau à ailes d'aigle, suivi d'un lion ordinaire ; de l'autre, est un lion à ailes d'aigle ; il est précédé par

Et de même que ce dernier est gardé par ces quatre constellations, les temples et les palais (dont chacun forme un petit monde) étaient gardés par les Khéroubs ou Kâribu (prononcez : Kâribou), images symboliques de ces quatre animaux célestes présidant aux quatre coins du firmament. « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », peut-on dire en imitant Hermès Trismégiste. Plus tard, on a visiblement perdu le souvenir même de ce que représentent ces animaux composites, mais les initiateurs en Astrologie de tous les peuples du Proche-Orient, les Sumériens nous ont légué ainsi l'hiéroglyphe sculpté du ciel stellaire de leur époque.

Les Hébreux ont pris cette idée des gardiens composites chez leurs proches voisins, les ont dématérialisés et ont placé ces animaux aux portes de leur paradis perdu (qui était, peut-être, le mélange de la tradition millénaire de l'origine de l'homme et de l'obscurer nostalgie des temps lointains et devenus légendaires de Sumer. Cette filiation nous mène aux quatre chérubins de l'Arche de l'Alliance et, ensuite, aux images de nos cathédrales... En passant par l'armure d'Auguste et des premiers empereurs romains qui était également ornée de l'homme, du taureau, du lion et de l'aigle.

La science de la migration des symboles n'est même pas encore ébauchée.



Mais tout en participant à la création des animaux composites et ayant donné leurs ailes aux nombreuses

un lion portant des cornes de taureau et des ailes d'aigle et ayant aux pattes postérieures des serres d'oiseau.

Quant à l'Egypte, elle ne nous a transmis que des sphinx tous semblables où les ailes ont complètement disparu. Les sphinx ailés sont grecs, mais ils sont assis et non couchés comme les égyptiens. « Ce qui est important à considérer, note le D^r R. Allendy (*Les Kéroubs et les Sphinx dans Le Voile d'Isis* N° de Juin 1913, p. 200-201) : c'est que les Grecs prétendaient donner sous cette forme l'image du sphinx égyptien qui gardait le chemin de Thèbes. Mais le sphinx est devenu chez eux un motif d'ornementation et a absolument perdu son sens initiatique. Il s'est transmis à la Renaissance et les archéologues ne reconnaissant plus le sphinx égyptien, ont désigné cet être nouveau à leurs yeux par le nom de *griffon* ».

Contrairement à l'opinion du D^r Allendy, je ne crois pas que les Grecs avaient moins de « sens ésotérique » que les Egyptiens, mais, en cherchant une explication, il faut toujours partir des faits solidement établis, et non des idées préconçues comme les rapports entre le sphinx égyptien et les quatre éléments, et, surtout, ne pas vouloir simplifier les choses et attribuer aux Anciens nos idées et conceptions modernes.

divinités (faut-il rappeler les ailes aux pieds et au caducée d'Hermès-Mercure ?) et aux anges (qui paraissent ainsi les gardiens célestes « allégés », composés uniquement de l'homme et de l'oiseau, sans la pesanteur terrestre du taureau, ni la férocité carnassière du lion), l'Aigle a continué sa carrière hiératique et solitaire de l'oiseau royal. Ses ailes seules sont devenues plus tard les synonymes de la foi, du rêve et de l'espérance.

C'est de Sumer, « grand pays entre les pays de l'univers », qu'il a pris son envol et s'est répandu à l'Est, au Nord et à l'Ouest. Les aigles babyloniens, assyriens et iraniens sont innombrables. Alors que les Sumériens ne lui ont connu qu'une seule tête, les Hittites lui en ont fabriqué deux.

On a créé autour de lui des doctrines ésotériques et des légendes, des théologies perdues à jamais et des arts ou sciences divinatoires dont on n'a plus qu'un vague souvenir. On peut supposer, par exemple, que les précurseurs d'*Alistipex*, les augures romains qui observaient le vol d'oiseaux, ne s'occupaient d'abord que des aigles, et ce n'est que plus tard et à cause de la rareté de ces rapaces royaux, que leurs règles ont été appliquées à d'autres oiseaux (qui sont devenus ainsi des *Alites*). Ces règles, comme d'ailleurs tous les arts divinatoires ayant plus ou moins à faire avec le roi aérien (comme, par exemple, l'*Apantomancie*, la divination des apparitions soudaines), nous sont parvenues à l'état de bribes informes et de résidus morts. Cependant, ces systèmes conjecturaux perdus étaient aussi complexes que l'Astrologie et demandaient un apprentissage aussi long. Notons seulement qu'ils étaient liés avec le symbolisme de l'espace et des points cardinaux (ce qui confirme, une fois de plus, qu'ils datent de l'époque où l'Aigle-Scorpion zodiacal se trouvait à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire du temps des Sumériens). Ainsi, on distinguait chez les Auspices, les *antedextra* — les oiseaux bénéfiques qui viennent du midi, des *antesinistra* — venant du côté gauche, du Nord et de mauvais augure.